

Les Roseaux sauvages
Des êtres de soleil et de vie
France, 1994, 110 minutes

Maurice Elia

Number 175, November–December 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59418ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elia, M. (1994). Review of [Les Roseaux sauvages : des êtres de soleil et de vie / France, 1994, 110 minutes]. *Séquences*, (175), 31–31.



Gaël Morel

Les Roseaux sauvages

Des êtres de soleil et de vie

La force du nouveau film d'André Téchiné réside dans ses images, dans ses dialogues, dans son admirable vision d'une jeunesse française du début des années 60. Mais c'est le propos réaliste qui consiste à décrire physiquement le processus de régénération et d'amélioration d'une certaine société qui fait toute la beauté de ces *Roseaux sauvages*, reconstitution véridique d'une période de transition dont les conséquences historiques sont culturellement reconnues: une belle époque au pourrissement avancé et une guerre d'Algérie qui semble n'avoir trouvé d'issue véritable que dans la signature des accords d'Évian.

C'est le personnage de Maïté (la ravissante Élodie Bouchez) qui est inscrit en premier au générique d'ouverture, mais c'est pourtant les trois garçons qui gravitent autour d'elle qui lui donnent toute son importance. Il y a François, fils de cultivateurs et élevé chez les curés; Serge, vaguement traumatisé par la mort de son frère par les factieux de l'OAS; et Henri, le pied-noir débarqué un beau matin dans leur lycée, fils d'un boulanger de Constantine qu'il est persuadé avoir vu bouger dans son cercueil. Soudain, dans ce coin perdu du Lot-et-Garonne, tout le monde prend conscience d'une guerre qui paraissait à tous lointaine et absente.

Sans doute le plus autobiographique des

films de Téchiné, et contrairement à la majorité de ses œuvres antérieures, *Les Roseaux sauvages* est passionnément inscrit dans le concret. En 1962, Téchiné avait pratiquement l'âge de ses personnages (il est né en 1943). Ne se laissant arrêter par aucun obstacle dogmatique, aucune censure idéologique, l'auteur nous raconte «un morceau de France», à travers l'histoire d'un quatuor de lycéens, qui citent Faulkner et aiment Bergman, et qui se laissent troubler par des professeurs communistes jusqu'à ce qu'un intrus, partisan de la terre brûlée, vienne leur faire entendre un autre son de cloche.

Madame Alvarez est la mère de Maïté. C'est une enseignante abandonnée par son mari (devenu inspecteur du primaire en Nouvelle-Calédonie) prônant, avec autant de vigueur qu'il était possible de faire preuve en ce temps-là, une émancipation intellectuelle chez ses élèves, mais dont l'accablement se fait de plus en plus pathétique devant le constat de faillite qu'elle se trouve amenée à faire de son exemple vivant.

Cette dimension indicible de l'intériorité (qu'il faut, sous certains aspects, qualifier presque de spirituelle) n'a pas à se transmettre à la nouvelle génération. Réunis à la fois par les liens du travail en commun et ceux de désirs inassouvis (ou alors si peu), les jeunes n'entretiennent à l'égard de leurs propres passions aucune culpabilité secrète, et c'est cela qui les rend extraordinairement vivants. Ils savent qu'il s'agit moins de projeter le sentiment que les données souvent inextricables qui le font naître et se reconnaissent animés d'une énergie et d'un

courage qu'ils avaient longtemps gardés au fond d'eux-mêmes et qu'ils ne soupçonnaient pas.

Téchiné multiplie à loisir les champs/contre-champs, les gros plans du visage de Maïté avec ses grands yeux noirs, sa moue et ses cheveux à la Françoise Hardy, les jeux de regards, les tirades originales («Je suis un pédé» que répète plusieurs fois François devant son miroir, *Le Chêne et le roseau* de La Fontaine lu dans son entier). Il parvient ainsi à communiquer ses messages les plus vrais: la gloire de l'amitié dans toute sa splendide vérité, l'extrême nécessité de l'engagement à tous les niveaux et à chaque moment, l'éloge de la parole, symbole suprême de l'authenticité des êtres.

Le personnage de François, celui dont Téchiné, de son propre aveu, se rapproche le plus, découvre son homosexualité latente, n'hésite pas à la «raconter» à Maïté, ni à chercher à la mieux vivre en allant demander conseil à Monsieur Cassagne, le vendeur de chaussures dont on lui a parlé de l'orientation sexuelle.

Face aux adultes qui se referment dans leur monde de culpabilité et de répression, les jeunes que nous propose Téchiné sont des êtres de soleil et de vie, qui se posent certes des questions sur l'existence, mais qui croient pouvoir les résoudre dans les termes qui leur conviennent, ceux qui se présenteront un jour sur leur chemin. La dernière séquence nous montre trois d'entre eux, sur un sentier de campagne, confiants et s'appêtant à franchir un petit pont au-dessus d'une rivière. Et si Henri, le chêne inflexible, s'en va retrouver sa mère rapatriée sur Marseille, il le fait après avoir été exhorté, stimulé par un trio de jeunes de son âge, roseaux déterminés à ne pas rompre sous les vents violents des contretemps de l'existence.

Enfin un portrait véritable d'une certaine jeunesse (en qui, selon André Téchiné, il ne faut jamais hésiter à croire), à des années lumière des simplifications absurdes auxquelles nous a habitués le cinéma américain de ces dernières années.

Maurice Elia

LES ROSEAUX SAUVAGES — Réal.: André Téchiné — Scén.: A.Téchiné, Gilles Taurand et Olivier Massart — Photo: Jeanne Lapoirie — Mont.: Martine Giordano — Mus.: Samuel Barber, Johan Strauss fils et chansons américaines — Son: Jean-Paul Mugel — Déc.: Pierre Soula — Cost.: Elisabeth Tavernier — Int.: Gaël Morel (François Forestier), Élodie Bouchez (Maïté Alvarez), Stéphane Rideau (Serge Bartolo), Frédéric Gorny (Henri Mariani), Michèle Moretti (Mme Alvarez), Jacques Nolot (M. Morelli), Éric Kreikenmayer (Pierre Bartolo) — Prod.: Alain Sarde, Georges Benayoun — France — 1994 — 110 minutes — Dist.: CFP.